

"NOIR ET BLANC", PARIS, N° 1096,
3-9 MARS 1966
↓
QUE CHERCHENT DONC LES AMÉRICAINS A PALOMARES ?

ET SI C'ÉTAIT UNE SOUCOUPE VOLANTE !

« Nous avons eu l'impression que trois appareils tombaient : deux à et le troisième en mer. » ce qu'a déclaré M. Rafael, ancien consul d'Espagne à Paris, qui se trouvait en vacances à Vera, près de Palomares, lors de la terrible collision aérienne entre un B-52 du 45^e Air Command et son ravitailleur. Les témoins, des paysans et pêcheurs espagnols, ont vu, eux aussi, au début

sont installés en permanence dans un camp près de Palomares. Quinze bâtiments de la 6^e Flotte ont bouclé la baie et des hommes-grenouilles, ainsi que des sous-marins de poche, ont exploré chaque jour les fonds sous-marins. Certes, nous n'oublions pas que le B-52 accidenté transportait quatre bombes H de 10 mégatonnes, cent fois plus fortes que celle de Hiroshima. Certes, on n'a retrouvé que trois de ces bombes et la quatrième serait toujours immergée par 350 m de fond.

commandés par le capitaine Mantell, reçurent l'ordre de le prendre en chasse.

PULVÉRISÉ

Les officiers de la base suivirent au haut-parleur les commentaires dramatiques de Mantell : « Je vois parfaitement l'objet. Il semble métallique et sa taille est effrayante. » Un peu plus tard il précisait : « L'objet monte. Je le poursuis ».

Ce fut tout. Quelques heures plus tard, on retrouvait les débris de l'appareil de Mantell éparpillés dans les champs sur un rayon de plusieurs kilomètres. Il avait été pulvérisé en plein vol. Cette terrible aventure est relatée dans un rapport officiel de P.U.S. Air Force.

Le 1^{er} octobre de la même année, le lieutenant Gorman, volant sur un Mustang, poursuivait pendant près de vingt mi-



LA RÉGION A ÉTÉ PASSÉE AU CRIBLE DES COMPTEURS GEIGER. Mais les services officiels sont devenus très, très discrets.

même endroit, même phénomène, la vitesse d'un de ces mystérieux engins pouvant alors être évalué à... 28 000 km/h.

(accidentellement ou non) la catastrophe.





UN RÉSERVOIR DE B-52 VIENT D'ÊTRE RÉCUPÉRÉ SOUS L'EAU.
On aurait retrouvé aussi la quatrième bombe, mais...

de l'enquête, qu'un « grand objet de forme circulaire » était tombé dans la mer, tandis que les fragments enflammés du B-52 et du ravitailleur C-154 pleuvaient autour de Palomares. Depuis, les autorités américaines ont chapitré tous les témoins et ceux-ci sont beaucoup moins bavards.

Serait-il possible, comme on l'affirme dans certains milieux, que le B-52 et son ravitailleur aient été heurtés en vol par un Objet Volant Non Identifié, ce que l'on appelle plus communément « une soucoupe volante » ? Cela, en tout cas, expliquerait la réponse sibylline du colonel Barnett Young, chargé de presse de l'aviation américaine, détaché spécialement à Madrid et qui a déclaré aux reporters de plusieurs grands journaux :

« Comme ex-journaliste, si je pouvais raconter ce qui s'est passé, ce serait la plus sensationnelle histoire de ma car-

TROUVÉE

« On nous que depuis le 17 date de la catastrophe, hommes de troupe U.S.

Mais le mystère réside justement dans le fait que la quatrième bombe AURAIT ÊTÉ RETROUVÉE, et que les Américains continuent cependant d'entretenir sur les lieux un dispositif qui leur coûte plusieurs millions de dollars par jour. Serait-il donc vrai qu'ils cherchent au fond de la baie l'épave d'une soucoupe volante ?

Une telle éventualité n'apparaît invraisemblable qu'à ceux qui ignorent les liens, déjà anciens, qui rattachent secrètement l'armée de l'air américaine aux soucoupes volantes. Car ce n'est pas la première fois que des aviateurs des U.S.A. ont affaire à des Objets Volants Non Identifiés.

L'un d'entre eux y perdit même la vie. C'est le 7 janvier 1948 que le capitaine Thomas Mantell fut tué en poursuivant une soucoupe volante au-dessus d'une base de l'U.S. Air Force à Fort-Knox (Kentucky). Ce jour-là, des centaines de témoins virent, de tous les points de la région, un « énorme objet d'apparence métallique » passer dans le ciel. A la base de Fort-Knox, tout le personnel, y compris le chef de base, aperçut l'engin et trois chasseurs F-51,

le soucoupe qui finit par se laisser de ce jeu et s'enfuit à une vitesse vertigineuse. Tout le personnel de l'aérodrome de Fargo (Dakota) put observer cet incident, lequel figure, lui aussi, dans les rapports officiels de l'U.S. Air Force.

28 000 KM/H

Mais il est bien d'autres cas qui montrent que les soucoupes ont toujours éprouvé une grande curiosité pour les faits et gestes des militaires. Le 6 avril 1948, les officiers de la base de White Sands (centre d'expérimentation de fusées au Nouveau-Mexique) observèrent au théodolite des disques de 35 mètres de diamètre qui suivaient les fusées dans leur ascension. Au printemps 1949, au

Les forces armées d'Europe eurent droit, elles aussi, à leurs soucoupes. La plus célèbre d'entre elles reste celle de l'opération « Grande Vergue », en 1952. Alors que les différentes marines de l'O.T.A.N. manœuvraient en mer du Nord, le 19 septembre, un « disque argenté d'apparence métallique » survola les navires du Pacte Atlantique et fut aperçu par des milliers de marins et quelques dizaines d'amiraux. Cette période d'exercices navals vit d'ailleurs une prolifération de soucoupes sur toute l'Europe du Nord.

Si l'on admet que des engins d'origine inconnue observent avec intérêt les mouvements des militaires sur tous les points du globe, on peut alors imaginer que, le mois dernier, un de ces appareils s'est approché du B-52 se ravitaillant en vol au-dessus de Palomares, et a provoqué

AU SECRET

« Le saut-on jamais ? Sur 14 onze aviateurs, sept sont morts. Les quatre survivants sont tenus jalousement au secret. Et si l'on sait que l'armée américaine entretient une commission d'enquête sur les soucoupes volantes, commission placée sous le contrôle de l'A.T.I.C. (Air Technical Intelligence Center), on sait aussi qu'elle ne publie jamais les rapports de cette commission, et nie jusqu'à son existence.

Les hommes-grenouilles et les sous-marins de poche de la 6^e Flotte cherchent peut-être réellement une bombe dans les eaux de la baie de Palomares. Mais s'ils y cherchent une soucoupe, les services américains ne l'avoueront jamais.

Hervé MAREC

LES SOLDATS U.S. LABOURENT SYSTÉMATIQUEMENT TOUTS LES CHAMPS DE PALOMARES.
Dans quel but ? Peut-être avec l'espoir de découvrir des débris d'un Objet Volant...



CHERCHENT DONC LES AMÉRICAINS A PALOMARES ?

ET SI C'ÉTAIT UNE SOUCOUBE VOLANTE !

NOUS avons eu l'impression que l'appareil tombait : deux à et le troisième en mer. » ce qu'a déclaré M. Rafael te, ancien consul d'Espa- Paris, qui se trouvait en ces à Vera, près de Palo- lors de la terrible collision américaine entre un B-52 du 1^{er} Air Command et son ravitailleur.

sont installés en permanence dans un camp près de Palomares. Quinze bâtiments de la 6^e Flotte ont doublé la baie et des hommes-grenouilles, ainsi que des sous-marins de poche, ont exploré chaque jour les fonds sous-marins. Certes, nous n'oublions pas que le B-52 accidenté transportait quatre bombes H de 10 mégatonnes, cent fois plus fortes que celle de Hiroshima. Certes, on n'a retrouvé que trois de ces bombes et la quatrième serait toujours immergée par 350 m de fond.

commandés par le capitaine Mantell, reçurent l'ordre de le prendre en chasse.

PULVERISÉ

Les officiers de la base suivirent au haut-parleur les commentaires dramatiques de Mantell : « Je vois parfaitement l'objet ^{qui} semble métallique et sa taille est effrayante. » Un peu plus tard il précisait : « L'objet monte. Je le poursuis ».

Ce fut tout. Quelques heures plus tard, on retrouvait les débris de l'appareil de Mantell éparpillés dans les champs sur un rayon de plusieurs kilomètres. Il avait été pulvérisé en plein vol. Cette terrible aventure est relatée dans un rapport officiel de l'U.S. Air Force.

Le 1^{er} octobre de la même année, le lieutenant Gorman, volant sur un Mustang, poursuivit pendant près de 10 minutes une soucoupe qui finit par se laisser de ce lieu et s'enfuit à une vitesse vertigineuse. Tout le personnel de l'aérodrome de Fargo (Dakota) put observer cet incident, lequel figure, lui aussi, dans les rapports officiels de l'U.S. Air Force.

28 000 KM/H

Mais il est bien d'autres cas qui montrent que les soucoupes ont toujours éprouvé une grande curiosité pour les faits et gestes des militaires. Le 6 avril 1948, les officiers de la base de White Sands (centre d'expérimentation de fusées au Nouveau-Mexique) observèrent au théodolite des disques de 35 mètres de diamètre qui suivaient les fusées dans leur ascension. Au printemps 1949, au



LA RÉGION A ÉTÉ PASSÉE AU CRIBLE DES COMPTEURS GEIGER. Mais les services officiels sont devenus très, très discrets.

même endroit, même phénomène, la vitesse d'un de ces mystérieux engins pouvant alors être évalué à... 28 000 km/h.

(accidentellement ou non) la catastrophe.

Les forces armées d'Europe

AU SECRET

Le sauvetage jamais ! Sur onze aviateurs, sept sont morts. Les quatre survivants sont tenus jalousement au secret. Et si l'on sait que l'armée américaine entretient une commission d'enquête sur les soucoupes volantes, commission placée sous le contrôle de l'ATLIC (Air Technical Intelligence Center), on sait aussi qu'elle ne publie jamais les rapports de cette commission, et nie jusqu'à son existence.

Les hommes-grenouilles et les sous-marins de poche de la 6^e Flotte cherchent peut-être réellement une bombe dans les eaux de la baie de Palomares. Mais s'ils y cherchent une soucoupe, les services américains ne l'avoueront jamais.

Hervé MAREC

LES SOLDATS U.S. LABOURENT SYSTÉMATIQUEMENT TOUTS LES CHAMPS DE PALOMARES. Dans quel but ? Peut-être avec l'espoir de découvrir des débris d'un Objet Volant...



ÉSERVOIR DE B-52 VIENT D'ÊTRE RÉCUPÉRÉ SOUS L'EAU. On aurait retrouvé aussi la quatrième bombe, mais...

quête, qu'un « grand objet circulaire » était dans la mer, tandis que fragments enflammés du et du ravitailleur C-154 aient autour de Palomares. Les autorités américaines chapitré tous les té et ceux-ci sont beaucoup bavards.

Mais le mystère réside justement dans le fait que la quatrième bombe AURAIT ÉTÉ RETROUVÉE, et que les Américains continuent cependant d'entretenir sur les lieux un dispositif qui leur coûte plusieurs millions de dollars par jour. Serait-il donc vrai qu'ils cherchent au fond de la baie l'épave d'une soucoupe volante ?

Une telle éventualité n'apparaîtra invraisemblable qu'à ceux qui ignorent les liens, déjà anciens, qui rattachent secrètement l'armée de l'air américaine aux soucoupes volantes. Car ce n'est pas la première fois que des aviateurs des U.S.A. ont affaire à des Objets Volants Non Identifiés.

L'un d'entre eux y perdit même la vie. C'est le 7 janvier 1948 que le capitaine Thomas Mantell fut tué en poursuivant une soucoupe volante au-dessus d'une base de l'U.S. Air Force à Fort-Knox (Kentucky). Ce jour-là, des centaines de témoins virent, de tous les points de la région, un « énorme objet d'apparence métallique » passer dans le ciel. A la base de Fort-Knox, tout le personnel, y compris le chef de base, aperçut l'engin et trois chasseurs F-51

il est possible, comme on le dit dans certains milieux, que le B-52 et son ravitailleur se soient heurtés en vol par un Volant Non Identifié, ce que l'on appelle plus communément une soucoupe volante ? En tout cas, expliquerait une chose sibylline du colonel Young, chargé de pressions sur l'aviation américaine, spécialement à Madrid et déclaré aux reporters et à plusieurs grands journaux : « Comme ex-journaliste, si j'avais raconté ce qui s'est passé ce serait la plus sensationnelle histoire de ma car-

TROUVÉE

que depuis le 12 mars de la catastrophe, les services de trasse U.S.

Interview to Mr. Francisco Simo (named "Paco el de la Bomba"), who discovered the submerged nuclear H-Bomb near Palomares.

On October 11th 1.969, his fishing boat was towed by an unidentified metallic submarine objet, in the same Mediterranean

LA ESPOLETA DE

area of Aguilar and Palomares.

"PACO EL DE LA BOMBA"

"Informaciones Magazine", Madrid, Spain,
November 7th, 1.969.

Por TICO MEDINA

PACO «el de la bomba», Francisco Simó en sus credeuciales, vuelve de la mar ahora mismo, con unas cajas de langostinos. Bueno, de gambas grandes. La noche se avecina entre nosotros. Los barcos encienden sus luces de situación, y sobre Aguilas hay una corona de pájaros marinos. Empieza la descarga.

Preguntamos:

--¿Paco «el de la bomba», dónde estará ahora mismo?

Su hermano tuerce el gesto y demuestra:

--En la Comandancia de Marina. Lo ha mandado llamar el ayudante. Pero no tardará en bajar. Ha ido para un asunto del arte de pesca que el otro día se le averió.



LLEGA el coche del padre en ese instante. Se clava, sobre
las caderas, como de nosotros. Es el patriarca del clan Simó

--¿A qué profundidad estaba
su arte de pesca?
A unas 160 brazas de

--Biel
--Tiene
--Cin

IGNACIO DARNAUD
Manuel Sturet, 3, Bloque 3.º
SEVILLA - SPAIN



Luis Millán



Fotos de Luis Millán

- "YO, DE SUBMARINOS, NO SE «NA»"
- "A MI, QUE ME PAGUEN EL ARTE DE PESCA QUE PERDI"

usted...
...y un años.

—¿Se limpia con frecuencia?
—Sí, hay que hacerlo muchas veces, porque es de bron-

recibo de Camarasa recortes de Prensa hablando de mí... y ahora otra vez con lo del sub-

chica de cinco años y un chico de trece... Soy el mismo. He visto, bueno, Filadelfia y Nueva

el pescador. Mira despacio el pan de la mar. Y habla en catalán con su hijo. Como en casa, porque aunque llevan aquí muchos años, va los dirá Paco después, los Simó hablan en casa catalán

Le esperamos que baje de la Comandancia de Marina, en donde está. Justo tras de él sale el ayudante, que es muy buena gente y un merino fiel cumplidor de su deber, a misa de por la tarde. Paco viene recién afeitado, sonriente, con esos ojos brillantes, acuosos, muy suyos. Fuma, fuma siempre. Sonríe a toda hora. A veces se pone serio. Según. Se le ve que es de Tarragona. Es un águila en Aguilas. Va impecable, fino la raya del pantalón; la camisa, recién planchada, de azul. Se le nota que acaba de asomarse al mundo de la mano de la popularidad. El indica que los periodistas, por lo general, le hacen daño; pero yo pienso —verdad, Paco Simó?— que le gustan más que a un tonto una tiza. De verdad.

UNA EXTRAÑA CREMALLERA

Nos sentamos en el bar Aguilas. Algunos comentan, es la voz del pueblo soberano, que Paco tiene cremallera en la boca y hacen el gesto de correrse de un lado para otro del labio una cuerda. Sobre todo desde lo del submarino. Otros, que lo saben casi todo, le señalan:

—El, él es quien tiene que decir, pero...

—¿Pero qué...?

—Pero él sabrá lo que debe decir, mejor que nadie. Y sí puede.

Total, que al bar Aguilas, y bajo una foto inmensa, lo que son las cosas, de un paisaje nevado del Canadá, pongamos por caso. Una foto para una sauna. —O sea, Paco, ¿que del submarino...?

—¿Ah, yo no sé nada...!

—¿Qué toma usted?

—A mí, un nevao...

—A mí, agua mineral —la comida he sido fuerte, en el cine de verano, con la parrillada y qué sé yo—, pero con el "Alkazerser", al que muchos llaman ya el "elke sommer", me aclaro y tengo puestas las boyas en esta pesca de la noche. Paco es un pez diffeil. Aunque entre pronto a la red, luego, en seguida, escapa.

LOS HECHOS FUERON...

—Bueno, pues vamos a reconstruir los hechos, y donde paramos, paramos...

¿Vale?

—Bueno.

—El barco se llama...

—"Agustín y Rosa".

—Bien, ¿qué día fue?

—¿Qué día fue qué?

—Lo de aquella cosa que pesó usted... Paco.

—¿La bomba?

—No, lo otro...

—Bueno, pues —lo piensa, cerrando los ojos y levantando la cabeza hacia el techo, mientras el camarero sirve el café— exactamente el once de octubre, sábado, en el barco de mi padre. El barco no es mío. Yo soy solamente el patrón. Nuestros barcos son de mi padre.

—Bueno —jamás escuché acento más catalán, ni Plá—.

¿Con cuántos tripulantes?

—Siete hombres. Sí, señor.

Eso es, siete hombres.

—Un barco de pesca, ¿no?

—Sí, señor; de pesca de arrastre.

A Paco veo que le gusta el juego. El tiene la sartén por el mango.

—¿A qué hora?

—Salimos como siempre, como hoy, a las cinco de la mañana y con buen tiempo.

—¿Hasta dónde fue?

—Hasta Cape.

—¿Y allí?

—Eché la red.

—¿A qué hora?

—A las seis y media de la mañana...

—¿Exactamente?

—Exactamente.

—¿A qué altura?

—A la de Calabardina, va le digo, por Cape.

—¿Iba usted por gamba?

—No, señor, que iba por pescadilla, bacalá y pescao blanco...

Silencio.

—¿Y después?

—Pues sigo pescando hasta las ocho y veinticinco.

—¿De la mañana?

—Claro, de la mañana.

—¿Qué pasa después?

—Pues que nolo que el barco se me para porque hay una cosa que se enganchó debajo...

—Podría ser una roca...

—No, señor. Ahí no hay rocas.

LO QUE NO ERA

Seguro como una idem. Fuma y acepta el interrogatorio policiaco.

—¿Le había pasado alguna vez cosa semejante, Paco?

—No, señor, que no me había ocurrido otras veces.

agua...
—¿Podría usted traducírmelo en metros? Para mí, es más fácil.

—Pues, según mi sonda, ponga usted que unos 185 metros.

—Muy profundo, Paco!...

—Mucho.

—Podría ser un pez grandísimo.

No era —sonrie—, no, señor...

—¿Era algo que se movía?...

—¿No sé na!

—Podría ser un pez especial, grande, inmenso...

—No. No era un pez.

—¿Ni una piedra?

—Ni una piedra.

—Podría ser... vamos a ver. Paco: ¿se desplazaba aquello, se movía?...

—No sé na.

—¿Qué hizo usted entonces?

—Llamé por teléfono a la Comandancia de Marina de Aguilas. Y después, todos lo saben. Cambiamos de tema, si quiere usted.

—Quiero, pero...

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...

Paco Simó Ortá, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días, me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo «Bonanza», que es el nombre de una serie americana, como saben. De la «telex».

res?...

—Me a

17 de en

las que

aña, a

en Vilar

—Y con

bunales am

—Desde

lo menos,

—¿Tampo

—Palab

Ahora, de



...de bien. Era el...
 ...del 66, lunes, a...
 ...los diez de la ma...
 ...a 16 millas...
 ...va eso con los Tri...
 ...icanos?
 ...ace dos meses, por...
 ...lo sé na...
 ...o de esto?
 ...que no se na...
 ...todas formas, estoy

LA DANZA DE LOS MILLONES

Apura el pitillo. Bebe del manchao, que es café con unas gotas de leche. Es más fino que una anguila. El sabe bien que no na pedido «nunca na», que, sin embargo...
 —Los periódicos han dicho que cinco días a un millón de dólares que les ahorré por día, y que era reconocido por ellos que se gastaban, son cinco mi-

...mallo...
 —¿Como dice Paco?...
 —Con lo que ustedes dicen que es un submarino... pero yo no sé na. Lo que sé es que he firmado autógrafos y que he puesto la firma nada más para que los que quieran pongan la cosa delante, que han hecho películas, que han hecho libros, y que yo sigo siendo el mismo. Que he estado en Norteamérica...
 —¿Y qué?...

...a York y Washington...
 me han parecido muy bo...
 tos...
 —Y ahora se va usted a otra casa mejor...
 —Si, señor, pero me voy por culpa de las lluvias. Llevo veinte años aquí, en Aguilas, cuando vinimos con mi padre y...
 —¿Su padre cómo se llama?
 Hay un quiebro de respeto en él...
 —Mi padre se llama Alfonso Simó.

¿Los americanos? Depende de cómo termine lo mío: si es bien diré que son muy buenos. Y si es mal...»

...illo y más confiado...
 ...nos abogados. Uno...
 ...a lo sabe usted, es...
 ...que fue embajador...
 ...dos Unidos, y el otro...
 ...ro de Justicia en...
 ...tea...
 ...será una minuta...
 ...or. No la conozco...
 ...formas, si gano, co...
 ...se quedan como...
 ...abajan con un tan...
 ...to conmigo...
 ...medalla Paco, don...
 ...usted?
 ...medalla que me die...
 ...mericanos?
 ...o No tiene usted...
 ...a puse donde la ten...
 ...sobre un lugar de

...llones, ni más ni menos. Que al cambio...
 —Son 350 millones de pesetas. Que usted sabe que no le van a dar...
 —Yo no sé na. Tampoco quiero tanto, ni siquiera 100, ni 50, ni 30, ni 20, ni 10...
 —¿Cuánto quiere usted?
 —Lo que sea, pero que reconozcan mi trabajo y mi labor. Eso es lo que quiero. La justicia...
 —¿Y el final, cómo será?
 —Yo creo que bueno...
 —Además, al menos, saco usted algo en claro, Paco... la publicidad...
 —No me gusta ni chispa...
 —Pero igual ha cambiado su vida aquello...
 —No, señor. Y se equivocan los que lo dicen. Todos los días

—Mire usted; yo, con dos o tres millones de pesetas... me arreglo...
 —Pero, Paco...
 —Si, si. Me gusta la buena vida y no me haré a la mar entonces...
 —Pero, Paco...
 —Mire usted, lo que yo digo... A mi no me molesta que me llamen Paco «el de la bomba», ni mucho menos... ¿Por qué?... Si es verdad... Pero, digo yo... ¿por qué tenía que ser Paco Simó el que encontraba aquello, cuando lo de los americanos? ¿Por qué tenía que ser Paco Simó el que cogiera lo otro del otro día?... ¿Por qué?... Si había halli seis u ocho barcos, allí mismo...
 —¿Que era aquello, ya que usted no quiere decir lo que es lo otro?
 —Yo creo que la caja negra. Pero tampoco me dejaron verlo. Pesaba como una losa. Ellos, los americanos, dijeron que era cemento. La verdad es que se fueron en seguida...
 —Oiga, ¿y ese libro de «El día que cayó la bomba», del periodista americano, qué?
 —Absurdo...
 —¿Y los americanos?
 —Pues... no puedo decir nada de ellos. Depende de cómo termine lo mío. Así, si es bien, diré que son muy buenos. Y si es mal, pues...
 Mister Simon, como le llaman en U. S. A., viaja a Washington siempre que su caso lo requiere, si es posible de su peculio personal. Pide sus gastos, su red rota, sus cosas. Ha ganado poco, si acaso la popularidad, con lo de Palomares. O las 13.000 pesetas de «Paris-Match» por las 1.016 fotos que le hicieron, susalido un día mi barco y mi gente, o lo de «Life», más o menos de lo mismo... y la medalla, eso sí...

—Tiene que ir pronto a Madrid. Si se tercia, baila en una jaula psicodélica. No ha conocido a la Medina Sidonia. Dice que este ha sido un año malo, en la pesca. Asegura que la bomba no perjudicó al banco de arrastre. Cambia de paso, porque se va al edificio Madrid, de cara al mar. Le gustan las películas del Oeste...
 —Mire usted: con lo último, yo no pido nada. Nada más que el arte de pesca que perdí, que yo experimentaba con 500 metros de cuerda... o sea, unas 42.000 pesetas primero y 18.000, más lo del día de la pesca. Total, 15.000 duros... Porque el día último, yo perdí también... mi arte, que era distinto...
 Iban con él, en el barco, entonces, el Once, José Antonio, el Belele, Blas, Parrapia, Jesús y Antonio. De ellos, dos, Jesús y el Belele (iban con él en el «Manuelas» de la bomba. Su mujer se llama Luisa. El hijo, Alfonso, como el abuelo.

—Mire: yo me arrepiento de algunas cosas de las que he hecho, y que me han perjudicado bastante... porque me han aconsejado mal... Pero yo tengo que llevar esto hasta el final... salga lo que salga... Y ahora, pues tengo mucha fe en mis abogados...
 —¿Mas que en los primeros?
 —Mas...
 —¿Y si pierdes, qué dirá Paco «el de la bomba»?...
 Muerde el cigarro con los dientes apretados...
 —Pues, no, no sé lo que voy a decir... la verdad...
 —Pero, Paco, los americanos, por lo menos el arte, te lo pagan, ¿no?...
 —Si, eso sí...
 —¿Y de este arte, que me dices, del del submarino?...

—No sé na de submarino. Sé que lo del arte va lo he llevado a la autoridad. Eso es todo. Ahora, a esperar... A ver qué pasa... Pero me molesta mucho pensar que, jale, ahí va otra vez Paco «el de la bomba»!...
 Hoy mismo acaba de recibir una carta de los amigos de los Ovnis, interesándose por su descubrimiento. Pero Paco calla y otorga. Nos levantamos...
 —Paco, me quedan muchas preguntas por hacer...
 —Claro, y muchas respuestas mías, también...
 Igual algún día...
 —No es cosa mía. Yo hago lo que me dicen. Ya veremos...
 Fuera esta la noche rutilante. El periódico trae hoy una noticia nueva y vieja: «El Mediterráneo o, lleno de submarinos soviéticos.»
 En el puerto de Aguilas entra un barquito —toc, toc, toc—, que se llama «El Yanqui»...
 ¡Ay, el día que estalle la otra bomba de Paco Simó! Lo que pasa es que él guarda, muy cauto, su espoleta.



Luis Millá



Don Francisco Simó Orts, Paco «el de la bomba», fuma, ruma siempre, y sonríe. Sonríe a todas horas. En Aguilas, él es conocido, él es la voz del pueblo soberano. Habla, cuenta y vuelve a contar, todos le escuchan orgullosos.

Interview to Mr. Francisco Simó (named "Paco el de la Bomba"), who discovered the submerged nuclear H-Bomb near Palomares.

On October 11th 1.969, his fishing boat was towed by an unidentified metallic submarine objet, in the same Mediterranean

LA ESPOLETA DE "PACO EL DE LA BOMBA"

area of Aguilar and Palomares.

"Informaciones Magazine", Madrid, Spain,
November 7th, 1.969.

Por TICO MEDINA

PACO «el de la bomba», Francisco Simó en sus creduencias, vuelve de la mar ahora mismo, con unas cajas de langostinos. Bueno, de gambas grandes. La noche se avecina entre nosotros. Los barcos encienden sus luces de situación, y sobre Aguilar hay una corona de pájaros marinos. Empieza la descarga.

Preguntamos:

—¿Paco «el de la bomba», dónde estará ahora mismo?

Su hermano tuerce el gesto y demuestra:

—En la Comandancia de Marina. Lo ha mandado llamar el ayudante. Pero no tardará en bajar. Ha ido para un asunto del arte de pesca que el otro día se le averió.



Foto: Milla



- "YO, DE SUBMARINOS, NO SE «NA»"
- "A MI, QUE ME PAGUEN EL ARTE DE PESCA QUE PERDI"

Foto de Luis Milla

LLEGA el coche del padre en ese instante. Se clava, sobre la cabeza de nuestro. Es el estribera del clan. Simó

—¿A qué profundidad estaba su arte de pesca?

—Bueno... Tiene un... —Eh... y los años.

—¿La limpia con frecuencia? —Sí, hay que hacerlo muchas veces, porque es de bron-

recebo de Camarasa recortes de Prensa hablando de mí... y ahora otra vez con lo del sub-

chica de cinco años y un chico de trece... Soy el mismo. He visto, bueno, Filadelfia y Nue-

el pescador. Mira despacio el pan de la mar. Y habla en catalán con su hijo. Como en casa, porque aunque Bevan aquí muchos años, va los dirá Paco después, los Simó hablan en casa catalán.

—Le esperamos que baje de la Comandancia de Marina, en donde está. Justo tras de él sale el ayudante, que es muy buena gente y un marino fiel cumplidor de su deber, a míza de por la tarde. Paco viene recién afeitado, sonriente con esos ojos brillantes, escusos, muy suyos. Fuma. Fuma siempre. Sonríe a toda hora. A veces se pone serio. Según. Se le ve que es de Tarragona. Es un Aguilas en Aguilas. Va impecable, fuma la raya del pantalón; la camisa, se le ven planchada, de azul. Se le nota que acaba de asomarse al mundo de la mano de la popularidad. El indica que los periódicos, por lo general, le hacen daño; pero yo pienso: ¿verdad, Paco Simó? — que la gustas más que a un tanto una liza. De verdad.

UNA EXTRAÑA CREMALLERA

No sentamos en el bar Aguilas. Algunos comentan, es la voz del pueblo soberano, que Paco tiene cremallera en la boca y hacen el gesto de correte de un lado para otro del libro: una eterna. Sobre todo desde lo del submarino. Otros, que lo saben casi todo, le señalan:

—El, él es quien tiene que decir, pero...
—Pero él sabrá lo que debe decir, mejor que nadie. Y si puede.
Total, que al bar Aguilas, y bajo una foto inmensa, lo que son las cosas, de un paisaje nevado del Canadá, pongamos por caso. Una foto para una semana.
—O sea, Paco, ¿que del submarino...?
—Ah, yo no sé nada...
—¿Qué toma usted?
—A mí, un nervio...
—A mí, agua mineral... —le comida ha sido fuerte, en el cine de verano, con la parvada, y que sé yo... pero con el "Al-hazere", al que muchos llaman ya el "ellic somner", me aclaro y tengo puestas las boyas en esta pesca, de la noche, Paco es un pez difícil. Aunque entro pronto a la red, luego, en seguida escapa.

LOS HECHOS FUERON...

—Bueno, pues vamos a reconstruir los hechos, y donde paramos, paramos...
—¿Vale?
—Bueno.
—El barco se llama...
—"Agustín y Rega".
—Bueno, ¿qué día fue?
—¿Qué día fue que?
—Lo de aquella cosa que pesó usted... Paco.
—¿La bomba?
—No, lo otro...
—Bueno, pues... —lo piensa, cerrando los ojos y levantando la cabeza hacia el techo, mientras el camarero sirve el café... exactamente el once de octubre, sábado... el el barco de mi padre. El barco no es mío. Yo soy solamente el patrón. Nuestros barcos son de mi padre.
—¿Bueno... jamás escuché algo más extraño, ni Pía... ¿Con cuántos tripulantes?
—Siete hombres. Sí, señor. Eso es, siete hombres.
—Un barco de pesca, ¿no?

—¿Podría usted traducírmelo en matros? Para mí, es más fácil.
—Pues, según mi sonda, pesca usted que unos 183 metros.
—¿Muy profundo, Paco?
—Mucho.
—¿Podría ser un pez grandísimo?
—No era... —sonríe... no, señor.
—¿Era algo que se movía?...
—¿No sé mal...
—Podría ser un pez especial, grande, inmenso...
—No. No era un pez.
—¿Ni una piedra?
—Ni una piedra.
—¿Podría ser... vamos a ver, Paco: ¿se despinaba aquello, se movía?
—No sé na.
—¿Qué hizo usted entonces?
—Llamé por teléfono a la Comandancia de Marina de Aguilas y después, todos lo sabían. Cambiamos de tema, si quiere usted.
—Quiero, pero...
—Yo no sé na... Vinieron los de la Marina, el helicóptero, los barcos de Cartagena, y yo no sé na de lo que había abajo...
Paco Simó Ort, nacido en Cartagena, hombre del que hablan los periódicos todos los días me mira fijamente, con un cierto valor, y enciende otro pitillo. ¿Bonzanza, que es el nombre de una serie americana, como saben. De la amerc.

—¿Y después?
—Pues sigo pescando hasta las ocho y reinterino.
—¿De la mañana?
—Claro, de la mañana.
—¿Qué pasa después?
—Pues que note que el barco se me para porque hay una cosa que se engancho debajo...
—¿Podría ser una roca...?
—No, señor. Ahí no hay rocas.

LO QUE NO ERA

Seguro como una idea. Fuma y acepta el interrogatorio policíaco.
—¿Le había pasado alguna vez cosa semejante, Paco?
—No, señor, que no me había ocurrido otras veces.

PATRO Y MARINERO

—¿Usted que es, Paco? ¿Marinero, de verdad?
—Sí, que soy patrón de pesca.
—¿Cómo anda usted de memo, sí?

—¿Qué día de Palomares?
—Me acuerdo bien. Era el 17 de mayo del 66, lunes, a las once y media de la mañana, como a las 16 millas en Vilagos...
—¿Y cómo va eso con los Tri-Dumales americanos?
—Desde hace dos meses, por lo menos, no sé na.
—¿Tampoco de esto?
—Palomares que no sé na. Ahora, en todas formas, estoy

mas tranquilo y más confiado. Tengo buenos abogados. Uno de ellos, lo sabe usted, es Lodge, que fue embajador de los Estados Unidos, y el otro fue ministro de Justicia en Norteamérica.
—Pero si será una minuta escandalosa...
—No, señor. No la conozco. De todas formas, si gana, cobran: si no, se quedan como yo. Ellos trabajan con un tanto por ciento conmigo.
—¿Y la medalla, Paco, ¿donde la tiene usted?
—La medalla que me dieron los americanos?
—Fuerza puse donde la tenga. O sea, sobre un lugar de honor.

LA DANZA DE LOS MILLONES

Apura el pitillo. Bebe del manjano, que es café con unas gotas de leche. Es más fino que una aguilas. El sabe bien que no ha pedido nunca na, que, sin embargo...
—Los periódicos han dicho que cinco días a un millón de dólares que los aberra por día, y que era reconocido por ellos que se gastaban, son cinco mil

largo, ni más ni menos. Que si cambio...
—Son 300 millones de pesetas. Que usted sabe que no le van a dar.
—Yo no sé na. Tampoco quiero tanto, ni siquiera 100, ni 50, ni 30, ni 20, ni 10...
—¿Cuánto quiere usted?
—Lo que sea, pero que reconozcan mi trabajo y mi labor. Eso es lo que quiero. La justicia.
—¿Y el final, cómo será?
—Yo creo que bueno.
—Además, al menos, sacó usted algo en claro, Paco... la publicidad.
—No me gusta ni chispa.
—Pero igual ha cambiado mi vida aquella...
—No, señor. Y se equivocan los que se dicen. Todos los días

marino...
—¿Como dice Paco?...
—Con lo que ustedes dicen que es un submarino... pero yo no sé na. Lo que sí es que he firmado autógrafos y que he puesto la firma nada más para que los que quieran pongan la cosa delante, que han hecho películas, que han hecho libros, y que yo sigo siendo el mismo. Que he estado en Norteamérica...
—¿Y qué?

—Mire usted; yo, con dos o tres millones de pesetas... me arreglo.
—Paco, Paco...
—Sí, sí. Me gusta la buena vida y no me haré a la mar entonces.
—Pero, Paco...
—Mire usted, lo que yo digo... A mí no me molesta que me llamen Paco el de la bomba, ni mucho menos. ¿Por qué? Si es verdad. Pero, digo yo... ¿por qué tenía que ser Paco Simó el que encargaría aquello, cuando lo de los americanos? ¿Por qué tenía que ser Paco Simó el que cogiera lo otro del otro día? ¿Por qué? Si había allí seis u ocho barcos, ¿por qué yo? ¿Por qué era aquél, ya que usted no quiere decir lo que es lo otro?
—Yo creo que la caja negra. Pero tampoco me dejaron verla. Pesaba como una losa. Ellos, los americanos, dijeron que era sencilla. La verdad es que se fueron en seguida...
—O sea, ¿y ese libro de ese día que cayó la bomba, del periódico americano, qué?
—Absurdo.
—¿Y los americanos?
—Pues... no puedo decir nada de ellos. Depende de cómo termine lo mío. Así, si es bien, diré que son muy buenos. Y si es mal, pues...
Mister Simón, como le llaman en U. S. A., viaja a Washington siempre que su caso lo requiere, si es posible de su peculiar personal. Paga sus gastos, su red gana, sus cosas. Ha ganado por el uso de la popularidad, con lo de Palomares. O sea, 15.000 pesetas de "Paris-Match" por los días que se hicieron, cuando un día mi barco y mi gente, o lo de Gálvez, más o menos de lo mismo, y la medalla, eso sí.

—Mire usted, si llego a cobrar, como dijeron que cobrarán por entrevista, a estas horas. O sea, a mí, eso, es una algarata rota, y sonrío. Sonríe a todas horas. En Aguilas, él es conocido el es la voz del pueblo soberano. Habla, cuenta y re Cuenta a contar, todos le escuchan orgullosos.
—Mire usted, si llego a cobrar, como dijeron que cobrarán por entrevista, a estas horas. O sea, a mí, eso, es una algarata rota, y sonrío. Sonríe a todas horas. En Aguilas, él es conocido el es la voz del pueblo soberano. Habla, cuenta y re Cuenta a contar, todos le escuchan orgullosos.

«¿Los americanos? Depende de cómo termine lo mío: si es bien diré que son muy buenos. Y si es mal...»



Luis Millá



va cosa y...
—¿Han parecido muy bonitos...?
—Y mejor se ve usted a otros. Aja se ve.
—Sí, señor, pero me... por culpa de las Navias. Cerve veinte años aquí, en Aguilas, cuando vinimos con mi padre...
—¿Su padre como se llama? Hay un quebró de respeto en él.
—Mi padre se llama Alfonso Simó.
—Tiene que ir pronto a Madrid. Si se terciar, baila en una aula psicodélica. No ha conocido a la Medina Sidonia. Dice que este ha sido un año malo, en la pesca. Asegura que la bomba, no perjudicó al banco de arrastre. Cambia de paso, porque es va al edificio Madrid, de cara al mar. Le gustan las películas del Oeste...
—Mire usted; con lo último, yo no pido nada. Nada más que el arte de pesca que usted que yo experimentaba, con 100 metros de queda... o sea, unas 12.000 pesetas primero y 18.000, más lo del día de la pesca. Total, 16.000 euros... Porque el día último, yo perdí también... mi arte, que era distinto...
—Iban con él, en el barco, en los barcos, el Cruz, José Antonio, el Beale, Blas, Tarrasá, Jesús y Antonio. De ellos, José y el Beale iban con él, en el submarino de la bomba. Su mujer se llama Susana. El hijo, Alfonso, como el abuelo.
—Mire; yo me arrepiento de algunas cosas de las que he hecho, y que me han perjudicado bastante... porque yo han aconsejado mal... Pero yo tengo que llevar esto hasta el final... salga lo que salga... Y ahora, pues tengo mucha fe en mis abogados...
—¿Más que en los primeros? Mas...
—Y si pierdes, qué dirá Paco del de la bomba? Muerde el cigarro con los dientes apretados...
—Pues, no, no sé lo que voy a decir... la verdad...
—Pero, Paco, los americanos por lo menos el arte, le lo pagan, ¿no?
—Sí, eso sí.
—¿Y de ese arte, que me dicen, del del submarino? —No sé na de submarino. Sí que lo del arte, ya lo he hecho a la autonomía. Eso es todo. Ahora, a esperar. A ver qué pasa... Pero me molesta mucho pensar que, ¡ale, ahí va otra vez Paco del de la bomba!...
—Hoy mismo acaba de recibir una carta de los amigos de los Ovnis, interesándose por su descubrimiento. Pero Paco calla y se oorea. Nos levantamos...
—Paco, me quedan muchas preguntas por hacer...
—Claro, y muchas respuestas más, también.
—¿Algun día...?
—No es cosa mía. Yo haré lo que me dicen. Ya veremos. Pues está la noche rutilante. El periódico trae hoy una noticia nueva y vieja: «El Mediterráneo o Bono de submarinos soviéticos».
En el puerto de Aguilas entra un barquito... —Doc, doc, doc... que se llama «El Yangua»...
—¿Ay, el día que estalle la otra bomba de Paco Simó! Lo que pasa es que él guarda, muy casto, su espoleta.



La espoleta de "Paco el de la Bomba"

Luis Milán

FRANCISCO SIMÓ ORTIZ, el Paco el de la Bomba, es hombre popular donde los haya. Tan pronto es testigo presencial de la catástrofe de un proyectil ferroviario, como estaba un pleito por todo lo grande, iletrado hasta el banquillo de los acusados nada menos que a los Estados Unidos de América del Norte. La última vez que ha salido en los periódicos lo ha hecho por haber logrado, presumiblemente, lo que bien hubiera podido convertirse en la mejor pesca de toda la Historia: todo un submarino, con su periscopio y todo, y aunque Paco retuya el tema —yo de esto no sé nada—, no ha desaprovechado la ocasión de contar a Luis Milán, nuestro enviado especial, otros detalles que a él le faltan.

INFORMACIÓN EN ÚLTIMA PAGINA.

Manuel Surot, 3. Bloque 3.

SEVILLA - SPAIN 7-11-69

Mickey Rourke, DOG DAYS, Drama. La historia de un terrorista del IRA que tras una acción en la que por error murieron niños intenta dejar la militancia y redimirse, aunque se verá implicado en muy sucios asuntos. Una película que siempre quiso rodar Rourke y de la que hizo polémicas declaraciones.

que caerá la tragedia. La protagonista en este caso es una mujer acomodada en plena crisis afectiva que forma un bucólico triángulo junto a un pescador y una muchacha hippie. La película fue resuelta por Guevara con el mismo empeño con que resolvió Jill, Una loca extravagancia sexy y otras.

dación del Partido Comunista Italiano.

■ Fundamentalismos (TVE, 1.00). La guerra del Golfo ha puesto al rojo vivo este tema que viene arrastrándose desde la llegada al poder del Imán Jomeini en Irán. Este es el tema de esta noche en el programa La Tabla Redonda.

SATÉLITE

Televisión. 1.00 Mala noche De 4.00 a 9.00 Eco. Espacios inter-

JUNTO A MIRASIERRA

SAN SEBASTIÁN DE LOS REYES



Un letrado sevillano reclama doce millones de pesetas al Gobierno USA 19-5-71

El letrado de Sevilla don Pedro Martín Barbero ha presentado demanda de conciliación contra el Gobierno de los Estados Unidos de América en un juzgado de Sevilla, en reclamación de doce millones de pesetas, cantidad a que asciende la minuta de dicho letrado en el juicio de desahucio promovido por Urbanizadora Santa Clara, S. A., contra el Gobierno de los Estados Unidos.

El señor Martín Barbero ha sido asesor jurídico de las Fuerzas Armadas en la base aérea de Morón de la Frontera y en su contrato de trabajo no estaba incluida la defensa del Gobierno de los Estados Unidos. El Gobierno norteamericano, que obtuvo una gran ventaja económica con la aplicación de la ley española en el pleito, a la hora de pagar los honorarios de letrado pretende aplicar en España la ley norteamericana.

Don Pedro Martín fue el único abogado español que defendiendo los intereses de los Estados Unidos y España y con cierto riesgo, estuvo en Palomares (Almería), al momento de las indemnizaciones a los afectados de aquella zona que vieron afectadas sus cosechas, sus bienes y hasta su salud.

A pesar de ello, según él, tras haber ganado el pleito en las dos instancias, no le han pagado sus honorarios, le han negado las horas extraordinarias trabajadas y le han causado daños morales. También aduce el señor Martín Barbero que estos daños afectaron su salud y tuvo que darse de baja como asesor jurídico por prescripción facultativa.

19-5-71

SEIS AÑOS DE

DIARIO "ARRIBA", MA

PACO,

P

ACO...

—Sí.

—Paco, por favor, ¿qué ha cambiado dentro de usted, qué sería esto sin usted...?

Esto. Ahora ya, la joven noche se está comiendo a bocados el muelle, los azules telones de las redes, las barras de hielo, las mangueras de la «Campsá» que hacen transfusiones al «Dios te guarde», las banderolas rojas, amarillas, verdes de las boyas como cántaros de terracota, apiñadas en el bosque de las popas. Esto. Ahora ya hemos tomado cuatro cafés y quince pitillos y a la luna de Aguilas la ha rajado una espada negra por la mitad, y junto a los barcos hay música, futbolines, sillas voladoras, tiro al blanco, farolillos y coches de choque; y él tiene los ojos rojos, increíblemente rojos, sangrantes, mordidos por los dientes de la sal. Ahora ya se ha ido el «Alvin» y los 18 buques de guerra, los 3.200 «marines», los ochenta días, los contadores «geyger», los helicópteros, las placas, las medallas, los miedos, los 36.000 millones de pesetas. Ahora, Paco, por favor, ¿qué ha cambiado...?

—No ha cambiado nada. Y, además, de verdad. Bueno, oiga, sí ha cambiado. Ha cambiado que ya no soy «Paco el de la bomba». Que no quiero serlo. Ha cambiado que he vuelto a ser lo que siempre fui: «Paco el Catalán». Yo siempre quise ser, además de verdad, «Paco el Catalán», lo que he sido durante veint-

ESPUES

MADRID, 25 JUNIO 1.972



SIN BOMBA



titrés años en Aguilas. ¿Ha visto usted a mi padre en el muelle? Era el de la gorra negra. El del traje negro era mi hermano. Hace once meses murió madre y por eso llevamos luto. Bueno, pues mi padre ya tiene setenta y cinco años y sigue siendo pescador. Yo acababa de cumplir la «mill» cuando nos trajo a Aguilas. Los tres hermanos a la mar. A mí me gustó el pueblo, porque siempre había baile, me gusta mucho bailar, bailar el agarrado, y aquí, ya ve, hay todos los días baile y hay mar. Tenía novia catalana, me casé con ella, me la traje, teníamos el «Magda Simó», que es el nombre de mi hermana, y todo el mundo me quería. Yo trabajaba mucho, como ahora, para sacar adelante a los crios y para comprarme un barco. Soñaba con un barco mío. Un barco mío y yo hubiera sido el hombre más feliz de la tierra. Bueno, ya lo era, y además de verdad, al amanecer, a las cuatro, cuando enfilaba la escollera. Y..., y entonces cayó la bomba, maldita bomba, y, además de verdad, yo no sé; dejé de ser «Paco el Catalán»...

Le has estado esperando desde las seis, con el block en la mano, con los ojos clavados en la punta del espigón. Como le esperaban los coroneles del Pentágono: «sale a las cuatro en punto de la madrugada; regresa cuando empieza la noche». Como le esperaban los periodistas: «había días en que estaban en el muelle hasta cuarenta: japoneses, americanos, ingleses, franceses, alemanes, yo qué sé...». Como le esperaba el cartero: «había días en que el pobre tenía que hacer un viaje exclusivamente para mí. Venían, aún vienen, cartas de América, de Rusia, de Alemania, de Africa. Todas, todas ponían: "Paco el de la bomba. Spain", y, bueno, muchas decían cosas contra los americanos». Como le esperaban los embajadores y los ministros, los banquetes y las medallas: «Este hombre representa la imaginación y la inventiva de toda una raza», y mister Duke le entregaba la efigie de Johnson. Hasta que has visto doblar el faro, veloz, cabeceante, con una franja negra de luto, «madre murió hace once meses», el «Agustín y Rosa». Entonces has





clavado los ojos en el puente y le has visto. Con el escudo del Barcelona F. C. pegado tras el timón, la camisa negra sin una arruga, los pantalones oscuros con la raya impecable, los ojos rojos, la cara afeitada, «me afeitó en alta mar y un día se me fue la mano en una marea y me quité del bigote», el pitillo en la boca, igualito que Robert Mitchum, como si Stanley Kramer estuviera en el muelle y no su padre, el viejo y silencioso lobo...

—Mi padre sí que conoce este mar. Cuando

do como una letanía su «Y, además, de verdad», de espaldas a la mar, metiendo el barco de los recuerdos en el pequeño mar negro del vaso de café entre la niebla de quince pitillos.

—Yo estaba pescando a la altura de Villarricos y la vi venir. La vi venir al agua recta como un rayo. Pasó a siete u ocho metros del palo, si lo hubiera movido me lo hubiera destrozado, y la vi caer a dieciocho metros. Cuando vi los señores salí inmediatamente

«Ponga rumbo.» Otro día salimos de «Garrucha», y «ponga rumbo». Y yo siempre mandaba parar las máquinas en el mismo sitio. Encima de la bomba, y ya hicieron medidas y me empezaron a tomar en serio. Lo tremendo eran los periodistas. Bajaba del mar o del helicóptero y empezaban a salir por todas partes. Unos me cogían del brazo, me encerraban en un portal o en un café y me decían que me compraban la exclusiva...

—Y la vendió. Page 2

él nos trajo, sólo había en Aguilas un barco de arrastre, a la gamba. Aquí no hay ninguna carta de marear. Pero sabemos dónde están las piedras, dónde hay ánforas. Sabemos dónde están los aviones tirados en el fondo del mar, sabemos dónde hay barcos hundidos, dónde poder echar el arte a mil metros. No está escrito: miramos, enganchamos en tal sitio y ese sitio se nos queda grabado para siempre. Puede pasar un año y puedes volver justamente al sitio, al mismo sitio, a la misma ola, donde estuviste hace un año. Sin nada escrito. Lo tenemos que saber así, porque los pescadores somos los más anal-fabetos...

Entonces salta por proa como un caballista y se va al «Magda» y ayuda a estirar los cabos verdes y pardos a sus hermanos, mientras el padre coloca las cajas «¿sólo seis, Paco?» en el motocarro, la pescada como submarinitos, junto a las gambas como bombas rojas. Tú le has llamado «señor Simó» y el padre te está mirando como a un maldito, mientras el último sol coquetea con el faro...

—Perdónenme, pero no quiero hablar. Ha pasado ya mucho tiempo. Dejémoslo ya todo...

—Paco, hemos venido desde Madrid...

—Sí, ya sé. Hace ocho días estuvieron aquí dos periodistas italianos. Venían a cosa hecha, como ustedes. No podía decirles que no. Pero les tengo miedo. Desde que estuve en Nueva York y Washington, les tengo miedo. Yo ya no soy «Paco el de la bomba»...

—Lo será hasta que se muera. ¿Tomamos un café...?

—Bueno. Vamos...

Tiene el acento catalán aún sin domar, «no he querido perderlo». Hemos echado a andar mientras la voz de Víctor Manuel se ha enganchado en una red. Juro por mi honor que ha aparcado el barco junto a otro blanco que se llama «El Yanqui»...

CUANDO AQUELLO CAYO DEL CIELO

—¿Cómo fue todo, Paco. de verdad...?
Como si hubieran pasado siglos, repitien-

a la Costera de Alicante, y en seguida mandaron un correo y al «Cabo San Vicente». Al poco salieron de Aguilas todos los barcos y yo puse el timón a la banda y metí toda la marcha al motor. Hasta cien bidones de agua necesité para tapar la brecha. Nos cayeron todos los pedazos del avión encima. Los motores cayeron en tierra, pero encima de mí se vinieron todos los pedazos. Antes de caer parecía una escuadrilla llena de humo y fuego. Vi caer la caja negra a popa y la bomba... la bomba, a proa. Y entonces fijé los ojos en el sitio. Me grabé en los ojos como un mapa. Llegó mi hermano con el «Agustín y Rosa», que es el barco que llevo ahora, y salvó a un aviador. Creo que era el comandante. Había otros tres. Al día siguiente llegaron los americanos y se pusieron a hablar con los hombres de todos los barcos que habían salido. Yo había vuelto a la mar, porque de ahí saco las habichuelas, y a la vuelta me empezó a interrogar el capitán Ramírez, que era de Tejas y hablaba español. Yo les dije desde el primer momento que sabía dónde estaba, pero ellos venga a decir que si la bomba estaba en la costa de Africa, que si los cálculos... A los tres días llegó la Flota y montaron el «Campamento Winston». Todos los días me venían a buscar en helicóptero o en una lancha de desembarco o me llevaban a un dragaminas. El helicóptero aterrizaba en el campo de fútbol, y los primeros días todo el pueblo me agarraba de la camisa, «Paco, no subas; Paco, no les hagas caso; Paco, no te vayas». Yo tenía miedo, y además de verdad. El primer día me subieron a un barco de guerra y me dijeron que pusiera yo el rumbo. Estuvieron muy simpáticos y sonreían a ver qué hacía yo. Yo ordené el rumbo del barco y al llegar al sitio donde estaba la bomba les dije que pararan las máquinas. Me volví y les dije: «Aquí está.» Se sonreían y me llevaban a comer al camarote del comandante y querían que yo ocupara la presidencia, pero a mí me daba como vergüenza. Entonces empezaron a marearme: me llevaban a cabo Gata y otra vez: «Ponga rumbo.» Me llevaban a Cartagena, y lo mismo:

—¡Y yo qué sabía lo que era una exclusiva...! Entonces fue cuando salió el «Madrid» diciendo que «Paco el de la bomba» pedía treinta y treinta y cinco mil pesetas por en-



PASA A LA PAGINA SIGUIENTE
DE HUECOGRABADO

trevista. Ni una perra cobré, y además de verdad...

—El «Madrid» ha cerrado, Paco...

—¿Sí...? Es que no leo los periódicos, y además de verdad. Cuando me llevaron a Madrid me hicieron una rueda de Prensa en el Hilton y un señor del «Madrid» me preguntó no sé qué, y yo le dije que sólo contestaba si venía el director personalmente a explicarme lo del dinero que yo cobraba...

—¿Cómo encontró Madrid, Paco?

—Andaba escondido, como si debiera dinero. Fui con mi mujer a bailar a una sala de fiestas y se paró el baile: «Mira, Paco el de la bomba.» Iba por la Gran Vía y lo mismo, la gente se paraba. Yo iba negro, porque tenía que ir a todas partes de corbata. Sé ponerme una corbata y tengo siete trajes, los tengo de antes de la bomba, porque siempre me ha gustado ir limpio y correcto, pero aquello era tremendo. Conocí a personas muy buenas. El director de ustedes, Blanco... ¿Blanco Tobío?, me pareció una persona bellísima. Y don Jesús de la Serna. Y lo mismo en Nueva York. Pero yo ya no podía más, lejos de la mar. Llegamos al aeropuerto y llevábamos dos pasajes para tomar unas vacaciones en Miami y me acerqué al mostrador y pregunté: «¿Me los puede cambiar para España?». Me dijeron que sí y nos vinimos corriendo.

—¿Por qué se comprometió usted a sacar la bomba?

—Porque la hubiera sacado. Y lo puedo probar cuando quieran: era una cosa de cuatro metros de largo por uno de diámetro, y yo, con el arte de arrastre, podía sacarla. Los americanos dijeron que había caído con paracaídas y yo la vi caer sin paracaídas ni aletas, como decían ellos. Un amigo mío de Murcia hasta quiso hacer una carcasa igual, tirarla al fondo y hacer la demostración para los periodistas. Yo dije que en tres días me sobraban días para sacarla. Pero, oji, no solo yo. Cualquier hombre a la mar en Aguilas. Bueno, a lo que iba... La bomba cayó el diecisiete de enero y, al fin, el quince de marzo, me hicieron caso, y el «Alvin» se puso donde yo le dije. Les dije además que allí había setecientos metros de profundidad y



que no había luz para verla. Yo estaba rábiando para que me dejaran sacarla, porque estaban perdiendo el tiempo ellos y me estaban haciendo perderlo a mí. Así que el día quince estábamos en el camarote del almirante y yo le dije que me jugaba la cabeza si el «Alvín» no la localizaba allí. Yo les dije: «No se aparten diez metros de donde les digo.» Cada medio minuto, el almirante hablaba con el «Alvín» y a las doce menos diez el almirante tiró el teléfono, empezó a dar saltos y a abrazarme, salieron disparados y me dejaron solo en el camarote. Yo estaba ya cansado del camarote del almirante, me llevaban todos los días a comer al «Boston» y, bueno, allí me dejaron solo, mientras escuchaba los chillidos y los gritos en cubierta. Habían pasado casi dos meses desde que les había dicho dónde tenían que ponerse...

—Paco: ¿qué hubiera pasado sin usted?

Por fin se ha vuelto hacia la mar y hacia la noche.

—Mire, y además de verdad: yo soy un pesimista siempre. Yo veo que ahora todo es posible en el mundo, que cambian corazones, que hacen vivir a los muertos. Pero sin mí no hubieran sacado la bomba. Ojo, sin mí o sin cualquiera de los hombres del mar de Aguilas que la hubiera visto caer.

De pronto ha entrado un hermano y le ha dado un billete de veinte duros.

—Lo hacemos todos los días. Nos guardamos una caja todos los del barco y la vendemos para nosotros. Hoy han sido veinte duros... ¿Quiere otro café...?

UN BARCO, UN BARCO PARA PESCAR...

—Ha pasado mucho tiempo, Paco. Es la hora de contar verdades, Paco. ¿Cuánto dinero le ha sacado a la bomba?

Ha pasado un carricoche cargado de marineros azules y ha vuelto los ojos enrojecidos, la voz ronca hacia mi block...

—No he sacado nada. Le estoy diciendo la verdad. No he sacado más que disgustos, y

además de verdad. Ya me he cansado de abogados, de juicios, de reclamaciones, de todo. Ya no quiero saber nada más. Los abogados me lo hicieron creer todo. Que había, y lo hay, un reglamento, por el que yo tenía derecho al cuatro por ciento del valor de la bomba, que era de cien millones de dólares. Me hicieron soñar con un barco mío, un barco para pescar. Yo no quería yates, ni casas, ni lujos... Quería un barco mío. Y ni eso tengo. Lodge me aseguró todo. Todos me prometieron mucho. Nombé a un apoderado, un amigo, José Muñoz, de Murcia, y ahí empezó todo. Vinieron los abogados de aquí de España. Vino Brunell, que tiene el mejor bufete de Nueva York, vino mister Lodge. Yo firmé los documentos: de lo que se sacara, el cuarenta por ciento era para mí y el sesenta para los abogados. Y me firmaron, ante notario, que si no salía nada me garantizaban un millón...

—¿Dónde está?

—Ni lo sé ni lo quiero saber. No he querido reclamarles nada. Sólo quiero volver a ser «Paco el Catalán».

—Bueno, mi periódico hizo una suscripción...

—Sí, fue lo único. De quien tengo más recortes es de ARRIBA y mejor recuerdo de Blanco Tobío, que es un señor. Me parece que fueron doscientas mil pesetas, pero a mí no me quedaron ni dos mil. Lo di para mejorar los barcos de mi padre y de mis hermanos. Luego, un amigo, que estropeó su «Mercedes»... Vamos a dejarlo...

—Pero, Paco, ¿no le dolió ver que los españoles no eran capaces, en mi periódico, de comprarle un barco?



—Los españoles respondían. Pero si mis abogados iban diciendo que yo tenía derecho a cinco millones de dólares, ¿qué español iba a gastarse su dinero en dárselo a un señor que iba a ser millonario? Aquí, en Aguilas, también quisieron hacerme una suscripción, y, bueno, luego, las medallas. Eso, sí. Me dieron la del Mérito Naval de primera clase, que no tiene paga; la del Yugo y las Flechas, me dieron la efigie del Presidente Johnson, me dieron diplomas... Es igual. Todos los días salgo a la mar y tenemos para comer en casa. Con esfuerzo, pero comemos.

—Está amargado, Paco...

—No. Si algo me queda de amargura es que me he dado cuenta que me he hecho antipático a los españoles. Yo dije desde el principio, cuando me echaban los discursos, que si había hecho algo bueno por España, me sentía ya pagado. Pero, y además de verdad, los españoles oyendo todos los días «Paco pide tanto», «Paco quiere tanto», «Paco quiere sacar tajada de todo»... ¡Si yo nunca pedí nada! Me lo puede creer por lo que más quiera. Pidieron los abogados y yo no los supe cortar a tiempo. Cuando quise, me sacaron los papeles y tenían todos los derechos sobre mí. Los dos de Madrid me quisieron cobrar nueve millones. Nueve millones, cuando no tenía ni para arreglar el barco...

—¿Por qué los contrató?

—Los contrató mi apoderado. No yo.

—No lo entiendo, Paco. No entiendo cómo se ha podido quedar sin cobrar nada.

—Es que tampoco lo entiendo yo. Me decían los abogados que me pusieron del Gobierno americano: «Si nosotros pudiéramos funcionar, como en España, por lo civil, este sería el caso más bonito del mundo.» Me dieron un diploma en el que se dice que gracias a mí la bomba atómica fué recuperada. Cuando vieron el diploma los abogados americanos me dijeron que aquello era pan comido. Me llegaban tarjetas de abogados internacionales diciéndome que era un caso ganado. Déjeme con mi mar, que se sufre menos...

—¿Qué familia tiene, Paco?

—Bueno, tengo a mí mujer, que no puede...



que vuelvan bien, pero no he perdido una hora para verles por la televisión. A mí me trataron personalmente muy bien, en Washington y Nueva York, pero yo les encuentro mucho más torpes que nosotros, los españoles...

—¿Torpes en la mar...?

—Torpes donde les he tratado. A mí me hicieron militares, preguntas que no me las hubiera hecho un militar español. Sólo nos ganan en una cosa: en que les pagan en dólares... Yo ya je he dicho que nunca pensé cobrar. Aquello que dije en un banquete o en la Embajada cuando me hacían hablar, era verdad: yo sólo quise hacer algo bueno por España, que es lo que quiero. Había que sacar la bomba, porque era un peligro, y yo quise sacarla. Y solamente eso... La sacaron ellos. Bueno, yo, para mi adentro, estoy pagado...

—¿Ha vuelto alguna vez con las redes vacías, Paco?

—Muchas veces. Y cuando uno baja del barco, sin haber pescado, uno no es el mismo. Uno se encierra en casa, hasta que sueñan las cuatro...

claro, me dijeron que si algún día localizaban la nacionalidad, reclamarían los daños. No se podía hacer otra cosa. El arte había sido bendecido, precisamente, por el capellán del barco del Caudillo. El Caudillo, cuando estuvo una vez cerca de aquí, preguntó por mí, pero yo estaba a la mar. Y doña Carmen bajó a tierra y escuchó misa aquí en el pueblo.

Aún tiene al lado el saquito de plástico con los peces luchando, como cada tarde, por la vida, y del "Ana María" alguien ha sacado la jaula de un periquito. Ha callado un poco la música y huele a amor y menta, mientras echamos a andar junto al viento, como una gran goma de borrar recuerdos...

—¿Qué ha cambiado desde el día de la bomba, Paco?

—No me he preocupado de fijarme. Me han llamado muchas veces de "Buenas tardes", pero el que me gusta es ese señor de los animales, Rodríguez de la Fuente. Cuando habla del mar me quedo con la boca abierta. He pensado en escribirle, pero tengo miedo que salga diciendo que le ha escrito "Paco el de la Bomba". Y bueno, soy feliz. Vivo en mi casa, tengo a mi gente, no bebo

dieciséis años, que hace el sexto de bachiller, aquí, en el Instituto de Aguilas, y que quiere estudiar eso de química, pero química de animales...

—¿Biología?

—Eso, Biología, y tengo una nena de ocho años.

—¿Es el hijo de «Paco el de la Bomba»?

—No, no. Es el hijo de «Paco el Catalán». Es uno más entre sus amigos. Estuve a punto de llevarles a Tarragona, cuando lo de la bomba. Eran veinticinco megatonos y se pasó mucho miedo. Se pasó en Garrucha, en Lorca, en Aguilas. Se empezó a escribir que se descomponía; los rusos decían que el Mediterráneo había quedado contaminado. Nos hacían análisis de orina, nos repasaban a todos con los aparatos de la radiación, iban preguntando quién había cogido a los aviadores y vigilando los barcos... ¡Muchas, muchas semanas sin poder pescar! Luego, el pescado de Aguilas estuvo meses sin poder venderse. Total: aquí no han dejado ni una perra... Por eso, cuando por el verano vienen los turistas a conocerme, a darme la mano, a que les firme autógrafos, yo me pregunto cómo pueden vivir los artistas de cine. Fue algo tremendo. Me cogían los periodistas y me decían: «usted no salga a pescar hoy, y le pagamos lo que pudiera coger». Yo les decía que no. Los únicos que les hice caso fueron los de «Life» y el «Paris-Match», que nos ofrecieron un dinero. Yo consulté con mi padre y con mis hermanos y no salí esos días a la mar. El dinero que me dieron, más la factura de la pescadería, lo invertimos en arreglar los barcos. Por eso, cuando me dieron el diploma y el aviso de Johnson por escrito diciendo que yo sería recompensado en cuanto se me hubiera perjudicado, le pregunté al embajador Duke, el día que me dio la efigie del Presidente, le dije: «¿Y la recompensa?» Y él me dijo: «No tengo autorización ni orden para ello.»

—Paco, los americanos han llegado a la Luna, ya sabe. ¿Y qué piensa usted de ellos, de su técnica, de sus aparatos...?

—Mire: yo les deseo que lleguen bien y

Luego, se mira la gamba de la mano como un enorme mar blanco de ríos azules.

ADIOS SUBMARINO, ADIOS...

—¿Qué pasó después de la bomba, Paco, cuando aquel arrastre misterioso?

—Bueno, pues que cuando se pierde, siempre me ha tocado perder a mí. Fue un submarino que me llevó seiscientos metros de cuerda y todo el arte. Ochenta mil pesetas. Me tuvo catorce horas enganchado. Llamé al Capitán General y me mandaron dos helicópteros, un barco de guerra y un submarino desde Cartagena. Tuvo que ser un submarino atómico, porque yo llevaba las redes a quinientos metros de profundidad. Y,

jamás, no volveré a Norteamérica, y hay veces que sacamos hasta las diez mil pesetas a la gamba y a la cigala y... sigo pensando en el barco. Un barco mío, un barco que me puede costar tres millones y medio... Un barco para salir de madrugada, sabiendo que es mío, un barco...

Ha parado en seco, y seis años después ha vuelto a repetir:

—A las cuatro salgo para Villaricos.

Y se me pierde, enlutado, por una calle cualquiera.

Buscando a «Paco el Catalán». Como una flecha rota...

Pedro RODRIGUEZ

(Fotos Pastor)



OPERACION SURESTE

En un rápido y fulgurante «raid» periodístico, nuestros compañeros Pedro Rodríguez y José Pastor han recorrido una amplia esquina del mapa español, de la que han regresado con un importante botín de atractivos reportajes que se inician hoy con esta entrevista en Aguilas con tan internacional personaje como «Paco el de la Bomba». De Alicante a Almería y durante todo el mes de julio, Pedro Rodríguez y José Pastor irán presentando a nuestros lectores, en páginas de color y huecograbado, las cotas—curiosas, actuales y hasta desconocidas—alcanzadas en una expedición que es un servicio más de ARRIBA a sus lectores y a cuanto late en el país.